

Thouraya Bekka Benabderrahmane

Partis sans Laisser de Traces

Algérie

Les événements de cette fiction se déroulent en Espagne
et en Algérie entre l'été 2018 et l'hiver 2019

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-3102-5

Imprimé en France Avril 2021

©Thouraya Bekka Benabderrahmane, 2021

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Illustration couverture : Mehdi Ameur (Adaptation originale photo Pixnio)

Chapitre 1

L'Auberge des Amis

Kheira monte les escaliers en tenant la rampe. Un seul étage; mais elle est déjà essoufflée. Elle marque une pause, s'essuie le visage, reprend son souffle, redresse son dos et arrange d'une main la mèche qui lui couvre le front. Elle lit l'enseigne « *Albergue de Amigos* ». Elle frappe trois petits coups à la porte. Une voix parle au téléphone. On raccroche. Elle entend des pas, puis quelqu'un ouvre la porte. Un jeune homme brun, souriant, l'accueille.

— *Buenos días señora.*

— Bonjour Monsieur, on s'est parlé au téléphone; c'est pour une chambre.

— Ah oui, entrez, s'il vous plait. *Bienvenidos*. Je suis Ramón, le propriétaire. Asseyez-vous, vous êtes essoufflée. Je vais vous préparer le tout.

La dame prend place sur un petit fauteuil près de la fenêtre entrouverte. Elle aspire une bouffée d'air, dépose son petit sac de voyage sur le sol et allonge ses jambes.

Pendant ce temps, Ramón prépare un formulaire et le dépose sur le bureau avec un document sur les règles de fonctionnement de l'auberge. Puis il choisit une clé parmi la vingtaine d'autres exposée sur le panneau et monte à l'étage supérieur pour jeter un coup d'œil à la chambre qu'il avait réservée à cette dame quand elle l'avait appelé

dans l'après-midi. Il la croyait plus jeune. Il lui avait réservé une chambre à l'étage avec un groupe d'étudiants anglais plutôt exubérants. Il change d'avis. Il décide de lui offrir la chambre calme sur le même palier que le hall, au fond du couloir. Pas de va-et-vient, pas d'escaliers; et puis, comme elle ne devait rester qu'une seule nuit, elle pourra bien se reposer. Il retourne dans le hall.

— Madame, vous avez un formulaire à remplir, et ce sera fait.

Aucune réaction.

Il s'approche. La dame s'est assoupie. Elle dort déjà, et laisse entendre un léger ronflement. Il n'ose pas la réveiller. Il l'observe un petit moment. Son visage semble vouloir se détendre, mais il y lit une anxiété. Une pensée lui traverse l'esprit. Il pense à sa mère qu'il n'a pas vue depuis longtemps. Il va patienter. Un travail à terminer, étant donné que sa secrétaire s'était absentée. De la paperasse.

À peine quinze minutes sont passées que le téléphone sonne en même temps qu'on frappe à la porte. Tout en répondant au téléphone, Ramón se dirige vers l'entrée. Un groupe de filles arrivent, joyeuses, excitées. Kheira sursaute et se réveille. Elle réalise qu'elle s'est endormie. Elle s'excuse auprès de Ramón qui est très occupé avec les jeunes touristes. Il lui remet sa clé et lui dit qu'elle peut rejoindre sa chambre. On laissera les formalités pour le lendemain, avant son départ, se dit-il.

Kheira se dirige vers la chambre, soulagée de pouvoir se réfugier dans un lit, tranquille, au moins pour une nuit. Épuisée, elle s'allonge, tout habillée; elle chasse toutes ses

pensées. Dieu veillera sur moi, se dit-elle, avec un soupir, avant de s'écraser dans un profond sommeil.

Elle se réveille tôt le matin, un rayon de soleil lui caressant déjà le visage. Elle avait oublié de tirer les rideaux, la veille. Elle réfléchit. Se rendormir, sortir prendre un café, commencer ses recherches? Elle sent monter l'angoisse habituelle, tenaillante. Elle a soudain envie de vomir. Elle ouvre la fenêtre et remplit ses poumons d'air, bouche et narines bien ouvertes. Malgré la chaleur qui s'annonce, une brise est là — fraîche brise matinale. Elle fait les cent pas dans sa chambre. Par quoi commencer, comment s'orienter dans cette ville étrangère, dont elle ne connaît même pas la langue? Elle peut rester dans cette auberge jusqu'à 11 h. Il faut qu'elle en profite pour mettre ses idées au clair. Elle s'assoit au bord du lit, et réprime un sanglot qui lui monte à la gorge. Elle semble chanceler, prête à s'écrouler. Mais soudain, elle se redresse. Elle doit se ressaisir. Elle va commencer par prendre une bonne douche, mais elle constate l'absence de salle de bain dans la chambre. Probablement des douches communes dans le couloir. Avec des gestes brusques, elle va au lavabo et se lave le visage à grande eau. Une toilette rapide; puis elle se prépare pour sortir.

J'en ai vu des vicissitudes, dans ma vie, marmonne-t-elle, j'ai vaincu tellement d'obstacles! Vais-je baisser les bras maintenant, la soixantaine passée? Tout abandonner? Et ne plus avoir à transporter que le regret, dans ma besace? Non, je dois continuer. Dieu ne me laissera pas tomber.

Elle prend le formulaire et le remplit approximativement. Puis, elle fouille dans ses affaires et en retire un petit sac en plastique contenant son argent. Elle prend vingt-cinq euros pour payer sa chambre, cinq euros pour le café, range précieusement les quelques dizaines d'euros restants et sort, en laissant la chambre bien rangée.

Elle trouve Ramón épuisé, la tête inclinée sur le bureau.

— Bonjour, Monsieur Ramón.

— Bonjour Madame, bien reposée?

— Oui, très bien dormi. Mais c'est à votre tour maintenant, d'être fatigué.

— Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit.

— Est-ce qu'il y a un café, proche d'ici, s'il vous plaît?

— Oh, il y en a un juste au coin de la rue. C'est dommage que Señora Lopez nous ait quittés. C'était notre cuisinière et la responsable de la salle à manger. Vous auriez pris votre petit-déjeuner ici. Pas de secrétaire, pas de cuisinière. Je suis au bout du rouleau.

— Tenez le formulaire et mon paiement. Je reviendrai prendre mes affaires avant 11 h.

Il place le formulaire dans une chemise, sans même le regarder, et range la clé sur le panneau.

— *Claro, Señora.* Bonne promenade.

Il regarde la dame se diriger lentement vers la sortie. Ce n'est pas le genre de clients qu'il a l'habitude de recevoir dans sa petite auberge. Ce sont souvent de jeunes étudiants étrangers; énergiques, enthousiastes et

bruyants; ils viennent d'Europe, parfois des États-Unis ou du Canada. Ils restent quelques jours, puis s'en vont vers une autre ville d'Espagne. Certains viennent pour pratiquer l'espagnol. D'autres, surtout les Anglais et les Allemands, viennent pour profiter de la mer. Cette dame âgée, il l'a compris, a choisi l'auberge à cause du prix abordable de la chambre. Une seule nuit. Elle a sûrement de la famille en ville. Il pense encore à sa mère et se promet de lui téléphoner le jour même.

Dehors, Kheira apprécie la légère fraîcheur de la matinée. Elle se dirige vers le café du coin. Un café bien serré va me faire du bien, se dit-elle. Après, on verra. En prenant son café, elle pense à Ramón, et se dit qu'il semble gentil comme garçon. Il a l'air de travailler dur pour son hôtel. Elle ressent de la peine de le voir si fatigué, puis ses yeux se perdent au loin, dans une pensée qui lui plisse le front, et des larmes surgissent tout d'un coup. Un serrement de cœur en même temps. Elle essuie vite ses larmes et détourne la tête, en essayant de se concentrer sur les tableaux décorant les murs du charmant café. Peu de monde assis, mais un va-et-vient incessant de clients parlant fort, échangeant des propos et salutations rapides avec le gérant et quelques habitués. Se sentant un peu perdue et désemparée, elle décide de faire une marche dans les environs. Elle prend un grand verre d'eau glacée, paye son addition, et sort en saluant d'un *adiós* pesant, dans cette langue qui sonne bien à ses oreilles, mais qu'elle doit s'efforcer d'apprendre et de pratiquer.

Arrivée à un parc, elle s'assoit sur un banc et réfléchit à cette idée qui la tourmente depuis la veille. Elle a en sa

possession le numéro de téléphone d'une cousine lointaine, mais qu'elle n'a pas vue depuis très longtemps. Leurs deux familles s'étaient quittées en mauvais termes et elle éprouve une grande gêne à avoir à lui demander de l'aide, comme un hébergement pour une nuit ou deux, ou des renseignements quelconques, comme chercher un petit emploi, s'occuper en gagnant sa vie, le temps de terminer la mission pour laquelle elle se trouve dans cette ville. Elle n'est même pas sûre que sa cousine y réside encore. Il en coule de l'eau sous les ponts durant deux ou trois décennies.

Toute honte bue, elle décide finalement de lui téléphoner. Elle prend son mobile, qui ne quitte jamais l'une de ses poches, et compose le numéro. Une voix d'enfant lui répond.

— *Aló!*

— ...

— *Dígame!*

— Zahra, Zahra, s'il vous plait?

— *Si, mi abuela esta aqui. Un momento. Abuelita, hay una señora para ti!*

Il m'a comprise, sourit-elle. Puis, une voix grave, qu'elle ne reconnaît pas, lui répond. Elle a vieilli, elle aussi, se dit-elle.

— Allô Zahra, c'est ta cousine, Kheira.

—

La cousine tombe des nues. Prise au dépourvu, elle essaie de se remémorer. Puis elle s'inquiète si tout va bien pour la famille, dans le pays.

— Allô Kheira, comment ça va? Depuis si longtemps! Comment ça va, la famille?

— Tout va bien, Dieu merci. Tu sais, je suis ici, dans ta ville.

—

— Allô?

— Comment ça, ici?

— Oui, ici en Espagne, à Almeria.

— Ah oui? Tu es en voyage? En vacances? En famille?

— Non, je t'expliquerai plus tard. Je dois rester quelques jours seulement. Je me demandais si on pouvait se voir.

—

Après un silence, la voix se fait hésitante.

— Écoute Kheira, je vis en famille, j'ai maintenant des petits-enfants, et puis... ça fait tellement longtemps, et... on n'a pas été en très bons termes... Je me demande si cela sera possible.

Kheira lui explique que c'est pour quelques jours seulement, le temps de régler une affaire, mais sa cousine semble hésitante et méfiante. Finalement, elle termine la conversation en lui disant qu'elle a enregistré son numéro de téléphone, et qu'elle la contactera dès qu'elle aura discuté avec son mari et leurs enfants.

Kheira la remercie et lui adresse un au revoir à peine audible, tout en rougissant comme si le monde entier l'observait. Elle pense à la fierté et à l'orgueil et se rappelle amèrement qu'ils pèsent si peu, en certaines circonstances. Elle regarde l'heure. Il est déjà dix heures et demie. Il faut retourner à l'auberge chercher ses affaires. Le cœur serré, elle essaye de se maintenir droite et de ne pas vaciller. Heureusement qu'elle a trouvé cette auberge par hasard, grâce à une annonce affichée sur le babillard d'une gare. Elle décide de réserver une deuxième nuitée. Elle évitera également de dépenser afin d'économiser le maximum d'argent.

En arrivant à l'auberge, elle constate une grande agitation, un afflux de jeunes dans le hall. Ramón a besoin de toutes ses chambres. Elle vide la sienne, lui remet la clé et lui dit au revoir, à voix basse. Il remarque qu'elle évite son regard; elle semble plus affaissée, les épaules baissées, le pas lourd. Son cœur se serre dans sa poitrine. Cette fois, il prend le téléphone et appelle sa mère immédiatement. Il s'excuse auprès de sa clientèle et demande des nouvelles. Sa mère lui répond d'une voix enjouée et lui répète qu'elle l'aime.

— Viens nous rendre visite, tu nous manques.

— Bientôt maman, dès que j'aurais soufflé un peu et réglé quelques problèmes. *Adiós*, Te quiero, *mama*.

Il est soulagé et en souriant, il se dirige vers la fenêtre. Il voit une forme marchant doucement, d'un pas lourd, sur le trottoir. Son cœur se serre de nouveau, mais il doit

retourner à ses clients, piaffant de jeunesse et d'enthousiasme.

Le soir, en retournant à l'auberge, après un repas et une soirée avec des amis, Ramón se sent guilleret. Il n'aurait jamais pu honorer cette invitation s'il n'avait trouvé un ancien collègue hôtelier qui a accepté de le remplacer à l'auberge. Il a tellement apprécié ce moment de liberté et de légèreté. Depuis quelque temps, il vit des difficultés, l'une après l'autre. Son associé a décidé de retourner dans sa ville natale afin de créer sa propre entreprise, sa fiancée l'a abandonné soudainement, lui brisant le cœur, et maintenant sa secrétaire prend un congé de maladie, suivie de sa cuisinière qui décide d'arrêter de travailler. Débordé, exténué, il songe un instant à abandonner son auberge. Il peut toujours déclarer faillite et se trouver un emploi. Non, pense-t-il, j'aime trop mon auberge. Aide-toi, le Ciel t'aidera, se dit-il. Il décide de se battre, d'essayer tant qu'il a encore de l'énergie, de maintenir cette auberge qu'il chérit tant. En revenant de sa soirée, joyeux et énergique, il se sent prêt à affronter une autre journée. Il descend du bus et se dirige à pied, vers son auberge. Il traverse le parc, comme à l'accoutumée. Il est perdu dans ses pensées, quand soudain, il entend comme un reniflement, pas loin. Il cherche des yeux, dans l'obscurité de la nuit qui est déjà tombée dans ce parc, pas bien éclairé. Il voit une forme sur un banc. Il l'éclaire à l'aide de son téléphone et reçoit un coup au cœur. Il reconnaît la personne, avec son sac posé à côté d'elle. Madame Kheira! Recroquevillée, la tête cachée dans ses bras, elle pleure, à chaudes larmes.

— Mme Kheira? Mais que faites-vous là? Que se passe-t-il?

Elle se met à pleurer de plus belle, à déverser des torrents de larmes.

— Mme Kheira, qu'est-ce qui vous est arrivé?

Kheira lève la tête, son visage bouffi et ses yeux rougis par les larmes.

— C'est une longue histoire, M. Ramón.

— Mais vous n'allez pas rester ici? Toute seule?

— Je n'ai pas le choix, M. Ramón.

— Vous n'avez pas de famille, des amis, des connaissances?

— Je comptais sur quelqu'un, mais cette personne n'est pas joignable.

Il reste là, à la regarder, perplexe. Son cœur se serre de nouveau. Il pense à la voix joyeuse de sa mère au téléphone. Il hésite un instant, puis lui dit avec empressement : vous pourriez revenir à l'auberge si vous voulez. Je n'ai pas de chambre, mais on pourra s'arranger. Je vais travailler au bureau toute la nuit, avec la paperasse; vous savez, tous ces jeunes arrivés aujourd'hui. Vous pourrez dormir dans ma chambre ou au moins sur le fauteuil du hall. Vous serez en sécurité; mieux qu'ici. Demain, on verra; peut-être qu'une chambre va se libérer.

— Je ne veux pas vous encombrer ou vous importuner, M. Ramón.

— Non, vous ne m'importunez pas. Venez avec moi.

Cette nuit, Kheira dort dans la chambre de Ramón, pendant que lui travaille à son bureau, dans le hall. Il a pris le soin de lui changer la literie et de lui donner des serviettes de toilette. Elle a pu prendre un bain dans sa baignoire privée. Pendant son sommeil, elle a vu en rêve son aîné et ses autres enfants, qui lui manquent. Avant de s'endormir, elle avait fait une prière pour eux et pour Ramón.

Il est tard quand elle se réveille, vers dix heures, confuse de se lever au beau milieu de la matinée, comme si elle était chez elle, et agacée d'avoir privé le propriétaire de l'auberge de sa chambre. Mais elle ne se donne pas le temps de vivre ses états d'âme; elle se prépare à toute vitesse, prend ses affaires et quitte la chambre. En arrivant dans le hall, elle sent une forte odeur de café, effluve accueillant et rassurant. Après un bain chaud et une bonne nuit de sommeil, la journée s'annonce sous de meilleurs auspices, et elle ne cesse de se répéter, en son for intérieur, que Dieu ne l'abandonnera pas.

— *Buenos dias, Señor Ramón.*

— *Buenos dias, Señora Kheira.* Venez, un petit-déjeuner vous attend. Café bien chaud, croissant, installez-vous sur le fauteuil.

Elle se sert une bonne tasse et déguste avec plaisir.

— Comme ça, M. Ramón, votre cuisinière est revenue?

— Non, c'est pour vous, Mme Kheira. Je suis allé au café du coin ce matin.

— Oh M. Ramón, vous me laissez votre chambre puis vous allez me chercher mon petit-déjeuner. Trop aimable. Un jour, quand j'aurai réglé mes problèmes, je vous inviterai pour un repas royal et même pour un séjour dans mon pays. C'est promis.

— *Gracias*, Mme Kheira. Comme vous voyez, les jeunes sont sortis faire du tourisme. C'est calme. Et j'ai trois chambres qui se libèrent. Si vous voulez, je vous en réserve une, la même qu'au premier jour.

— C'est gentil, M. Ramón. Je pourrai la réserver pour une nuit seulement. Après, on verra.

— Vous manquez de moyens, c'est ça?

— M. Ramón, je comptais sur une connaissance pour m'héberger et me trouver un emploi provisoire, le temps de régler une affaire et de retourner au pays.

— Ah, vous cherchez du travail! Mais, que savez-vous faire?

— J'étais employée de bureau, dans mon pays, mais je ne parle pas l'espagnol. Ce que je peux faire? Comme toutes les femmes, vous savez, le ménage, la cuisine...

— Vous avez dit la cuisine?

Ils éclatent de rire en même temps.

— Mais pas la cuisine espagnole.

— Oui, mais, préparer des petits déjeuners, des salades, des sandwichs, des soupes... vous en êtes capable?